

Promenade militaire autour de Taïti

Gustave Viaud

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Dans un de nos précédents n, nous avons annoncé à nos lecteurs, le récit détaillé de la promenade militaire faite autour de l'Île Taïti, au mois de juillet 1861, nous tenons maintenant notre promesse, que des retards dans la traduction nous avaient forcé d'ajourner.

Une promenade militaire autour de Taïti, projetée depuis longtemps, est enfin définitivement fixée aux premiers jours de juillet. C'est le samedi 6 qu'on doit se mettre en route, et ceux qui doivent faire partie du corps expéditionnaire, reçoivent avis d'avoir à faire leurs préparatifs de départ. Cent cinquante hommes de l'infanterie de marine, trente de l'artillerie, la compagnie indigène et les cavaliers d'escorte, composent la colonne. Bidons, gamelles, quarts, marmites ont été distribués aux troupes, et chaque fraction de quatre hommes est munie d'une tente, avec ses montants, piquets et accessoires, demeure portative qui doit garantir ses habitants des ardents rayons du soleil pendant le jour et des rosées abondantes de la nuit…

6 juillet. Le jour du départ arrive, dès six heures du matin, les troupes en tenue de campagne, sont rangées en bataille dans la cour du gouvernement ; Les détachements d'artillerie et d'infanterie qui n'ont pas été désignés pour partie de l'expédition, vont au moins accompagner leurs camarades pendant une partie de l'étape, et fraterniser avec eux à Arue, le premier district que nous avons à traverser, et où la reine Pomare, désireuse de faire elle-même au Commissaire Impérial, aux officiers et aux troupes

qui l'accompagnent, les honneurs d'un fief héréditaire de sa famille, a fait préparer un Amu-raa-maa qu'on annonce devoir être magnifique.

Madame de la Richerie, qui daigne honorer de sa présence ce repas d'adieu, donne le signal du départ, et nous précède à cheval, accompagnée d'une nombreuse escorte que composent les états-majors des navires sur rade, et tous les officiers civils et militaires de la station locale.

Sept heures sonnent, les troupes se mettent en mouvement ; les cavaliers d'escorte, parmi lesquels se trouve le prince Tuavira, ouvrent la marche ; dernière eux, les drapeaux de Pare et d'Arue, portés par deux mutois à cheval, précédent le Commandant, Commissaire Impérial, suivi de son état-major et accompagné de Ariifaite, le prince époux, et de Ariipaia, chef de Papeete, qui, tous deux, doivent rester avec nous pendant la durée de l'expédition. Les troupes viennent ensuite, tambours et clairons en tête ; l'artillerie, avec ses obusiers campagne et ses mules de charge, est placée entre deux sections d'infanterie de marine, dont la dernière est séparée de l'arrière-garde par les chevaux, les mulets, les cantines et autres impédimenta.

Le détachement, longeant le bord de la mer, arrive par la rue de la Pologne à la porte de l'Est, au delà de laquelle les troupes sont mises en colonne de route. Les conversations, les rires, les chants, commencent aussitôt ; le temps est beau, le soleil supportable, la brise rafraîchissante, les bidons encore raisonnablement pleins : puis on va vers l'inconnu, on va errer perdant vingt ou trente jours à travers un pays dont quelques mois de séjour, à Papeete, n'ont pu donner qu'une idée favorable, un pays dont les habitants hospitaliers ont toutes les sympathies du soldat ; aussi,

persuadés qu'ils seront partout bien reçus, nos hommes marchent gais et légers sous le lourd édifice de leurs sacs, se faisant part de leurs projets et de leurs impressions, avec cette verve joyeuse qui ne les abandonne jamais.

Nous traversons rapidement la vallée de Fautaua, célèbre, à plus d'un titre, dans les annales de Taïti, et au fond de laquelle se dressent les dentelures bleuâtres du diadème ; celles de Pirae et d'Hamuta, fermées par les hauts sommets boisés de l'Aorai, et par une route, large et unie, partout bordée de goyaviers, d'arbres à pain et d'orangers couverts de fruits, nous arrivons à l'embouchure de la grande rivière de Papaua. Là, nous opérons notre jonction avec les compagnies de débarquement du Latouche-Treville et de l'Infatigable, rendues à cet endroit par la place, et la colonne, reprenant sa marche, s'engage dans un chemin bien entretenu qui laisse la grande route à droite et conduit directement à Arue.

Heureuse d'obéir à l'appel des chefs, presque toute la population tahitienne de Papeete et des environs s'est rendue dans ce district ; beaucoup d'Européens s'y sont aussi donné rendez-vous. Au milieu de cette foule curieuse, les troupes viennent se ranger sur trois faces devant la vaste Fare-pure-raa, dans laquelle la Reine a attendu notre arrivée ; près de la porte se lient le Conseil du district, conseil dont un des membres, prenant la parole au nom de la Reine, harangue en ces termes le Commissaire Impérial : « Salut à vous Commandant, Commissaire Impérial, à vous qui êtes parmi nous le représentant de la France. Salut à vous et à tous ceux qui vous accompagnent, les officiers et les soldats. Soyez tous les bienvenus dans notre district d'Arue. La Reine et nous tous ici réunis, chefs, juges, hommes, femmes, en-

fants, désirons vivement pour vous, une heureuse continuation du voyage que vous entreprenez aujourd'hui ; et, tous aussi, nous faisons des vœux sincères pour que vous restiez encore de longues années parmi nous, afin que vous puissiez continuer à nous guider dans la bonne voie par votre sagesse et votre expérience. Vive l'Empereur ! Vive la Reine ! Vive le Commissaire Impérial ! » — Après ces cris trois fois répétés, le Commandant prend la parole : — « Salut à la Reine des îles de la Société. Salut au district d'Arue. Salut à tous ceux qui sont ici réunis. Nous sommes heureux de la cordialité de votre réception ; nous y voyons une preuve de l'affection que vous portez à tous les français. À notre tour, nous souhaitons de voir unis à jamais les drapeaux de la France et du Protectorat, afin que nous puassions toujours crier ensemble : Vive l'Empereur ! Vive la Reine ! »

Les troupes forment les faisceaux, rompent les rangs et se mêlent à la foule qui pousse encore des hourras enthousiastes. En descendant de cheval, nous entrons tous dans le temple présenter nos respects à la Reine et aux dames qui sont avec elle, puis on se disperse, pour aller jouir du coup-d'œil animé que présentent les apprêts du repas.

De toute part, les parfums des Umu qu'on découvre chatouillent agréablement nos estomacs à jeun. Les indiens affairés disposent sur les larges feuilles du bananier des monceaux de viandes dorées et succulentes ou y entassent des pyramides fumantes de Taro, de Maiore, de Feï. Les femmes les aident dans ces travaux où se rassemblent pour les himene.

Enfin, le repas est prêt ; la Reine, le Commissaire Impérial, Madame de la Richerie, plusieurs dames européennes et tahitiennes, les chefs, les officiers, prennent place à une table dressée

en plein air et couverte d'une tente de feuilles de cocotier tressées. À trois autres tables, formant avec la première un vaste carré et garnies à profusion de mets kanaques, vont s'asseoir les deux cent cinquante hommes qui composent la colonne. Au centre, sont les chœurs qui dureront sans interruption pendant tout le repas.

Après les premiers moments de tumulte et de confusion, inséparables du début de tout grand festin, un toast est porté à la Reine par le Commissaire Impérial, et aux vivats qu'il soulève, se joint le bruit d'une salve d'artillerie exécutée par nos obusiers de campagne. On boit ensuite au Commandant, au prince Ariifaite ; la population indienne qui circule autour des tables s'associe à ces santés par des acclamations prolongées.

Une surprise nous attendait au dessert ; au moment où l'Amuraa-maa s'achève, une baleinière de la direction du port accoste le rivage ; elle apporte au Commandant des dépêches d'Europe, qu'elle est allée chercher à bord d'un navire de commerce que nous apercevons au large. Un bureau de poste s'établit au bort de la mer, sous un Burao ; les sacs sont ouverts par des mains impatientes, chacun reçoit ce qui lu est destiné et le poste-office se change en salon de lecture. C'est un bon souvenir du pays qui nous arrive au moment où nous allons nous éloigner pour quelques jours de notre petite capitale de Papeete.

Le soleil commence à descendre, et c'est dans l'éloignement que paraît la pointe Vénus où doit finir l'étape ; aussi parle-t-on du départ. Cependant il nous reste assez de temps pour aller visiter sur le rivage, un petit monument construit en coraux blanchis et surmonté d'une simple toiture de pandanus. C'est dans ce modeste mausolée, caché sous une voûte épaisse de barringtonias et

d'arbres de fer, que furent inhumés Pomare II en 1821 et depuis Arii-aue, premier fils de la Reine actuelle, mort en 1855, d'une maladie de poitrine.

On sonne le départ ; il faut prendre congé de tous ceux qui nous ont accompagnés jusqu'ici et remonter à cheval à la hâte. Les troupes défilent de nouveau devant la Reine qui a repris sa place sur le seuil du temple, et après dix minutes de marche dans le sable et les coraux, la colonne reprend cette longue et pittoresque route qui fait le tour de l'île en passant par Papeete, où elle se nomme rue de Rivoli.

Pour le moment, cette route est encore belle, large et peu fatigante. Cependant voici les sables de Tahara où notre marche se ralentit un peu, puis la montagne du même nom, (Cap de l'arbre) où une halte devenant nécessaire, après une ascension assez rude, nous pouvons examiner à l'aise le gracieux panorama qui se déroule derrière nous, et dont un horizon clair nous permet de suivre du regard les accidents les plus lointains.

C'est du haut de cette première des nombreuses montagnes qu'il nous faudra franchir d'ici à Taravao, que Amo et Berea, sa femme, qui régnaient en 1767, sur une grande partie de l'île, purent juger pour la première fois des effrayants effets de l'artillerie. Après avoir envoyé contre les navires de Wallis, dont ils voulaient s'emparer et qui étaient mouillés dans la baie de Matavai, de nombreuses pirogues de guerre, ils gravirent la montagne, pour assister en spectateurs à l'événement qui allait se passer. Mais les canons de cette proie qu'ils croyaient assurée, foudroyèrent leur flotte qui fut détruite, et eux-mêmes échappèrent avec peine aux boulets qui venaient briser les arbres autour d'eux, en les couvrant de débris de pierres et d'éclats de bois.

Sur le sommet du morne de Tahara, une roche placée debout indique les limites des districts d'Arue et de Mahina. À cet endroit, les drapeaux de Pare et d'Arue, qui cessent de nous accompagner, s'inclinent devant le Commissaire Impérial, et celui d'Haupape les remplace à la tête de notre colonne.

La pointe Vénus, chère aux anciens navigateurs, apparaît et s'étend à notre gauche avec sa verte parure de cocotiers élancés, tandis que, à droite, du côté de la montagne, l'œil s'élève en suivant une succession de vallées ombreuses, de collines et de roches pittoresquement découpées, jusqu'au pic de l'Orofena dont les deux pilons jumeaux se perdent dans les nuages.

La descente est plus facile et plus rapide ; on marche ensuite sans interruption jusqu'au sentier qui conduit à Haapape, endroit où les troupes prennent l'avance pour aller se ranger dans le grand enclos qui entoure la belle maison à l'européenne du chef, et dans lequel tous les habitants du district sont depuis longtemps réunis. Taariirii, chevalier de la Légion-d'Honneur pour le courage et le dévouement dont il a fait preuve en combattant dans nos rangs à Faatakua, Taariirii, que nous connaissons tous de longue date, fait au corps expéditionnaire une réception aussi cordiale que celle qui nous attendait à Arue. À la fin d'un discours dans lequel il adresse au Commissaire Impérial les mêmes vœux que les députés de la Reine, il exprime le désir de se joindre à nous pendant la tournée, et termine par ces cris qui trouvent de l'écho partout : « Vive L'Empereur ! Vive La Reine ! » Le Commandant répond par une courte allocution, et après le cérémonial d'usage, nous entrons dans la maison où nous attendent des rafraîchissements offerts par la femme de Taariirii et Mere, sa fille, une de nos danseuses des bals du Gouvernement. Pendant

ce, les tentes sont dressées, une ville improvisée s'élève dans l'enclos, et nos hommes se partagent une immense quantité de cochons, de poulets, de poissons, de feï, de maioré, etc., etc… dons offerts par la générosité des habitants d'Haapape.

On se disperse après quelques instants de repos ; la sonnerie aux champs, sera la cloche du dîner pour ceux qui s'éloignent du camp ; les uns vont savourer les délices d'un plongeon dans les eaux limpides du Haaunu, les autres s'empressent de parcourir les environs et de visiter le tamarinier, les orangers de Cook, et enfin la pierre sur laquelle le grand navigateur venait faire ses observations astronomiques ; les plus prévoyants se mettent en quête d'un lit, d'un canapé, d'un moyen quelconque de couchage ; mais rassurons-nous tous à ce sujet, les nombreux appartements de la case contiennent, à nous destinées, des couches confortables en nombre suffisant, et même ceux des soldats qui craindraient trop les courants d'air de leurs abris de toile, sont sûrs de trouver un gîte dans l'immense Fare-Hau voisine, dans laquelle mille hommes dormiraient à l'aise sur l'épais tapis d'aretu qui couvre le sol.

Plus sûrement que les sons du clairon, les appétits aiguisés par la brise de mer rappellent à tout le monde l'heure fixée pour le dîner, et vers 6 heures nous sommes réunis autour d'une table bien garnie. Des toasts sont portés à la France, à l'Empereur, à la prospérité de Taïti, au Commissaire Impérial, à Taariirii ; le plus aimable entrain anime le repas, égayé par des himene de circonstance. La retraite nous surprend à table ; on va prendre l'air un instant, puis chacun gagne l'appartement dont il occupe le quart, le tiers ou la totalité, et s'endort sur les impressions de cette première journée si agréablement passée sous tous les rapports.

7 Juillet. — Le 7 juillet, les sons matinaux de la diane arrachent au sommeil les dormeurs les plus obstinés. C'est à Tiarei que nous devons camper ce soir ; il faut donc se hâter, car la course est rude, sinon à cause de la distance, au moins par les difficultés de la route ; aussi n'est-il donné aux hommes qu'une demi-heure pour préparer et absorber leur café, plier leurs tentes et faire leurs préparatifs de départ.

Àcinq heures, le monde est prêt et nous prenons congé du district de Mahina dont le chef nous accompagne. Nous arrivons au petit jour à une des branches du delta que forme à son embouchure le Haaunu rivière de Matavai ; il faudrait passer à gué ce torrent peu profond du reste, mais avec quelques arbres déracinés qu'on trouve arrêtés dans les roches et des branchés plus petites, coupées sur les bords, notre avant-garde a promptement construit un pont qui permettra au détachement de traverser à peu près à sec ; et si quelque pied peu assuré, glisse et précipite dans l'eau son propriétaire avec armes et bagages, le tout sera vite séché par les chauds rayons du soleil qui se lève. Tout n'est pas roses en campagne et nous en verrons bien d'autres ; enfin, la colonne passe sans encombre et poursuit sa route. Au bout d'une heure de marche, en suivant toutes les sinuosités du chemin, elle arrive au pied du morne de Tapai qui sépare le district que nous venons de laisser de celui de Papenoo. Les chevaux sont envoyés en avant, sous la conduite des lanciers d'escorte, et on commence à gravir à pied les flancs escarpés de la montagne dont la terre ferrugineuse et grasse ralentit notre marche. Après quelques haltes indispensables pour reprendre haleine, nous atteignons le sommet où la route, décrivant des sinuosités sur un vaste plateau garni seulement de fougères desséchées, s'abaisse par la rampe opposée jusqu'au bord de la mer. Cette descente commence à

présenter des difficultés ; les obusiers franchissent avec peine de véritables escaliers creusés par le sabot des chevaux dans un sol glissant et raviné par les pluies de l'hivernage. Malgré cela, nous nous retrouvons sains et saufs au pied de la montagne ; il nous faut encore faire un quart d'heure de marche sous de frais ombrages, franchir une colline peu élevée, avant d'entrer dans la partie cultivée et habitée du district de Papenoo.

Dans les dernières guerres qui désolèrent l'île, les arbres à pain, les feï et les cocotiers de Papenoo furent coupés et les plantations de taro anéanties. Une disette prochaine menaçait les habitants, car les animaux errants, dont le nombre augmentait rapidement, venaient dévaster le peu que la guerre avait épargné et détruire les jeunes pousses des feï et des maioré qui, grâce à la fertilité du sol, croissaient rapidement auprès des troncs abattus. Les indiens de Papenoo obtinrent d'être affranchis de la vaine pâture. Bornés vers l'intérieur par des hauteurs inaccessibles, défendus de chaque côté par deux montagnes élevées qui viennent plonger à pic dans la mer, ils avaient peu à faire pour se mettre complétement à l'abri des incursions des bestiaux libres contre lesquels des chasses furent organisées et qui furent tous parqués, ou expulsés du district. Aussi, preuve concluante à opposer aux défenseurs de la vaine pâture, cette partie de Taïti se fait-elle remarquer maintenant parmi les plus florissantes et les plus riches en végétaux alimentaires de toute sorte ; sous d'autres rapports enfin, elle présente un caractère tout pittoresque avec sa large et mystérieuse vallée, la plus profonde de toute l'île, et dans laquelle, à la place de la monotone verdure des goyaviers, on voit les cimes découpées des vitiers et des maiorés, les larges feuilles des feïs, les panaches des cocotiers, couvrir de leurs ombres de nombreuses plantations de cannes à sucre, de manioc, de taro de

Omara étendues depuis le pied des montagnes jusqu'aux bords de la belle rivière qui serpente au milieu des richesses de cette végétation luxuriante. Il semble que Papenoo, retiré et séparé des territoires voisins par les difficultés des communications, a conservé, plus que tout autre lieu, les traditions des anciens âges ; tout, jusqu'aux habitations y est marqué d'un cachet particulier ; ces cases vastes, bien aérées, sont élevées au milieu d'un perron de galets noirs et luisants, large de plusieurs mètres ; c'est là que les heureux indigènes viennent le soir s'étendre sur des nattes et respirer la brise de terre parfumée des suaves émanations des fleurs de l'oranger et du pandanus.

Dans un endroit découvert, à côté d'un grand temple de construction moderne, le chef Ori s'avance à notre rencontre à la tête de son district. Un discours adressé au Commissaire Impérial, exprime le plaisir qu'éprouvent les habitants en nous voyant au milieu d'eux ; de nouveaux vœux sont formés pour la bonne continuation de notre voyage, et, comme la veille, d'énormes quantités de fruits et de viandes sont offertes aux troupes.

Mais, pendant qu'après un déjeuner copieux qui nous a été offert dans la case du chef, nous goûtons les douceurs réparatrices d'une courte sieste, l'horizon si pur hier et ce matin encore, s'est ouvert complétement et paraît menaçant ; de gros nuages roulent dans la vallée leurs masses grises qui nous cachent les sommets des montagnes, et devant nous, au vent, le ciel a revêtu une teinte ardoisée, signé curseur de pluies et d'orages. Malgré cette mauvaise apparence du temps, on sonne le départ à 2 heures, et nous nous mettons en route après avoir prudemment largué les courroies qui retiennent nos manteaux à nos selles, précaution utile,

car un quart d'heure après nous nous engageons dans les montagnes par une pluie torrentielle.

La portion du littoral de Taïti comprise entre Haapape et Mahaena n'est pas comme le reste de son pourtour entourée d'une ceinture de coraux. C'est, sans doute, à l'absence de cette digue naturelle dont des courants d'une direction constante ont empêché la formation, que la partie N. O. de l'île, exposée sans défense aux vents réguliers du large, doit ses promontoires escarpés et ses falaises abruptes contre lesquelles, semblables à des béliers antiques, de puissantes lames viennent incessamment se briser, Dans de telles conditions, il était impossible de tracer une route en dessous de certaines limites et le chemin a dû être creusé dans le roc, à une hauteur moyenne de soixante-dix ou quatre-vingts pieds ; ce sont ces sentiers de chèvres qu'il nous faudra faire suivre presque continuellement jusqu'à Tiarei à nos chevaux, à nos mulets et à nos canons. Pour le moment, tout va assez bien ; la pluie cesse par instants et nous avançons sans trop de retards sur une route suffisamment large pour nous éviter la crainte d'une chute dans les précipices qui s'ouvrent à notre gauche, masqués par les fougères et les arbrisseaux. À chaque pointe, nous pouvons en nous retournant jeter un coup d'œil à la longue file d'hommes et de chevaux qui nous suit, et qui paraît cheminer comme sur une étroite corniche accrochée au-dessus de l'abîme. De temps à autre, le chemin s'éloigne du rivage et va traverser dans le fond de quelque vallée étroite et sombre, un ruisseau bondissant, pour remonter se suspendre de nouveau aux flancs de la montagne.

Nous marchons longtemps ainsi, et à mesure que nous avançons, le chemin devient plus étroit, plus accidenté, plus difficile ;

dans certains endroits, où des éboulements récents ont eu lieu, l'avant-garde est obligée de se servir de ses pioches pour nous faciliter le passage ; les pièces de campagnes sont démontées et placées avec leurs affûts sur les mulets de charges ; malgré cette facilité apportée à notre marche, il nous faut souvent nous arrêter pour attendre les traîneurs, et ces retards sont d'autant plus inquiétants que la nuit va nous surprendre avant que nous ne soyons arrivés à la moitié de notre course. Nous doublons une pointe du sentier et nous apercevons à nos pieds la délicieuse petite vallée de Faaurumai, terrain d'alluvion placé à cent cinquante pieds environ au-dessous de la route, creusée dans une muraille verticale, descend avec une forte inclinaison vers le fond de la vallée, et s'y tord à angle aigu pour revenir vers le bord de mer, si bien que ce coude franchi, nous qui descendons les premiers, voyons en levant la tête, défiler un à un tous les individus qui composent la colonne ; cette pesée se présente alors naturellement, que si un faux pas des mules ou des chevaux au-dessus de nous leur faisait perdre l'équilibre, des jambes et des bras seraient brisés en assez grand nombre dans notre troupe : Tout-à-coup nous sommes témoins de la réalisation de cette hypothèse, mais par un hasard providentiel, nous n'avons aucun malheur à déplorer. Un mulet chargé de cantines, butte à un pas difficile, roule bruyamment sur la pente rapide en brisant les arbustes et les fougères, tombe sur la partie de la route que nous venons à peine de parcourir, ne s'y arrête même pas en raison de la vitesse acquise et va s'accrocher plusieurs mètres plus bas entre un tronc d'arbre et le rocher. Assurés qu'aucun de leurs camarades n'a été entraîné, nos hommes s'empressent de secourir le pauvre animal qui, protégé par son bât, a accompli sans blessures sa terrible dé-

gringolade et qui, dégagé de sa position gênante, se remet de ses émotions en broutant paisiblement les herbes à sa portée.

La nuit tombe tout à fait et au train dont nous allons, il nous faut encore quatre ou cinq heures pour arriver à Tiarei. — Pourtant, il n'y a pas à songer à s'arrêter. Les vivres nous ont précédé de beaucoup et sont sans doute déjà rendus à destination. La crainte d'être obligés de coucher sans avoir fait au préalable un repas réconfortant, nous ranime tous et on continue à marcher au milieu des ténèbres qui s'épaississent ; Seulement, les lanciers indigènes, dont le jeune lieutenant, Hitoti, est chef de Tiarei, sont envoyés par lui prévenir de notre position et inviter les indiens à se munir de torches pour venir à notre rencontre. Au bout d'une demi-heure, les premiers prévenus accourent en foule, heureux de pouvoir nous être utiles. Des morceaux de burau, des bambous secs, donnent des feux brillants dont le nombre s'accroît chaque instant et aux clartés desquels nous pouvons avancer presque aussi rapidement qu'en plein jour.

Nous franchissons de cette façon, des montagnes, des rivières, de longues plages de sable, des montagnes encore ; Dans quelques endroits, par un faux-pas sur la pierre glissante et boueuse du sentier qui souvent n'a pas trois pieds de large, on serait lancé dans des précipices qui donnent le vertige, quand la lueur d'une torche qu'on y secoue dissipe les ténèbres de leurs profondeurs. On passe là un à un, en se collant sur la paroi qui surplombe, et en s'accrochant aux bruyères qui croisent dans ses interstices. L'artillerie nous suit de près, car toutes les parties des affûts démontés sont portées par nos homes et par les kanaques, dont l'empressement et le bon vouloir sont au-dessus de tout éloge. Chacun de nos obusiers, attaché au moyen de l'écorce so-

lide du burau, à des branches coupées du même arbre, est porté sur les épaules de deux robustes indiens, lesquels courent avec ce lourd fardeau de ce pas relevé qu'on leur voit prendre quand ils descendent les vallées avec leurs énormes charges de feï. Malgré la fatigue que nous éprouvons après dix ou douze heures de marche, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'effet pittoresque de ces nombreuses lumières qui, réfléchies par la mer, paraissent, disparaissent et s'agitent en tout sens sur les hauteurs, tandis que, auprès de nous, les torches de nos guides font jouer fantastiquement au milieu des arbres et des rochers, de bizarres contrastes d'ombres et de lumières. C'est réellement un spectacle, dont tous nous seront contents d'avoir été témoins, mais auquel, aussi, aucun de nous ne retournera assister de son plein gré.

Mais nous approchons de la fin de nos infortunes, car nous apprenons que les hauteurs que nous venons de franchir, sont les dernières d'ici Tiarei, maintenant très rapproché de nous. On nous annonce de plus qu'elles ont été traversées par toute la colonne, sans autre accident que la chute d'une seconde mule, précipitée d'aussi haut à peu près que la première, et qui, comme celle-ci, a eu assez de souplesse dans les membres pour ne s'en briser aucun. Décidément, nous avons eu du bonheur.

La certitude d'être bientôt rendus nous réjouit tous, et ouvre les bouches depuis longtemps silencieuses ; chacun se délecte en songeant au repos dont il va jouir après s'être sustenté.

Nous entrons dans l'enclos de la chefferie illuminé des feux de torches nombreuses, portées par les femmes du district ; toutes sont vêtues de blanc et couronnées de fleurs. C'est encore une belle scène de réception aux flambeaux. Nos hommes, fatigués et

couverts de boue, défilent en bon ordre ; ils excitent partout des sympathies, et plus d'un sans doute, pourra trouver sous le toit hospitalier d'une case, un abri plus sûr qu'une tente de toile, contre les pluies de la nuit. Le camp s'établit, puis vient la distribution aux troupes de monceaux de cochons rôtis, de viandes de toute espèce. Un dîner confortable a été préparé pour le Commissaire Impérial et sa suite, et pas un de nous ne songe à recourir, pour y faire honneur, aux apéritives vertus de l'absinthe et du vermouth ; on peut s'en passer quand on est à jeun depuis quinze longues heures. Le repas est court et peu bruyant ; ensuite, peu difficile sur le couchage et insensible à l'harmonie des chants indiens, chacun va s'étendre où il peut, convaincu qu'un sommeil réparateur ne se fera pas longtemps attendre.

(À continuer.)

02

(Voir le Messager du 16.)

8 Juillet. Bien certainement il aurait fallu avoir été rompu dès son enfance aux travaux de Sisyphe, pour ne pas éprouver un sensible plaisir quand, ce matin, à l'heure du réveil, on vint nous annoncer que nous passions ici la journée à nous reposer ; aussi beaucoup, à l'ouï de cette nouvelle, se trouvent-ils dans l'humidité et la fraîcheur du matin un prétexte suffisant pour disparaître plus que jamais sous leurs couvertures ; mais d'autres, s'apercevant à leur réveil qu'ils ont couché par terre, sur de simples nattes, avec des bûches en guise d'oreillers, jugent infiniment moins dur d'aller secouer leur engourdissement aux premiers

rayons du soleil qui brille par instants. Le temps, en effet, paraît vouloir revenir au beau ; nos soldats en profitent pour remettre un peu d'ordre dans leurs fourniments, et les promeneurs trouvent partout, sur le bord des ruisseaux, des blanchisseuses barbues, savourant d'un bras vigoureux les effets boueux de la veille.

Àla fin du déjeuner, nous apercevons à l'horizon, redevenu clair, la fumée du Latouche-Tréville, puis la mâture de l'Infatigable, partis hier matin de Papeete, et qu'une forte brise contraire a forcés de s'éloigner des côtes. Ces navires se rendent à Hitia où nous les trouverons demain. Les deux chaloupes du Gouvernement, Ressource et Résolue, passent aussi à petite distance, rudement secouées par une mer houleuse ; elles sont chargées de nos vivres de campagne et doivent suivre jour par jour notre marche, en se tenant assez près de terre pour répondre au premier signal.

La journée s'écoule rapidement ; on se promène, on pêche ; les amateurs de coquilles vont à la découverte, et le soir arrive sans qu'on ait pensé à trouver le temps long. À la nuit, les himene se forment dans la fare-apoo-raa, voisine de la case du chef, qu'occupent le Commandant et ses aides de camp. Ces chœurs durent jusqu'à une heure assez avancée ; enfin, tout le monde se disperse, et nous remontons à notre premier étage de la maison du missionnaire indien, dans laquelle nous avons presque tous reçu l'hospitalité.

9 Juillet. Complètement reposés de nos fatigues, nous sommes prêts de bonne heure à continuer notre route. Monoa, le chef suppléant, exprime en vain au Commandant le désir qu'il a de nous garder encore un jour dans son district ; il nous faut dire

adieu à tous ces bons indigènes qui ont été pour nous si complaisants et si hospitaliers.

Le chemin que nous prenons a été ouvert à coups de hache à travers d'inextricables buraos, dont les branches vigoureuses arrondissent au-dessus de nos têtes leur feuillage touffu, au milieu duquel se joue une jolie hirondelle à collier rouge fauve ; à chaque pas, de petits ruisseaux traversent la route et fuient rapidement sous les massifs de verdure.

Le drapeau de Mahaena, vient remplacer celui de Tiarei, nous contournons le pied d'une muraille de rochers dont un bouquet d'arbres de fer occupe le sommet, et nous entrons dans la large vallée de Mahaena, qui fut le théâtre d'un des plus sanglants épisodes de notre guerre d'occupation. Une belle rivière y coule paisiblement, et réfléchit dans ses eaux profondes les grands arbres du rivage. Deux ou trois pirogues doubles, montées par des indiens, sont là à nous attendre, nous portent heureusement sur l'autre bord, et peu après, nous entrons chez la cheffesse Roura. Au discours de réception prononcé par l'orateur du district, le Commissaire Impérial répond en ces termes : « C'est avec joie, que nous saluons en amis le district de Mahaena, bien que ce nom rappelle à chacun de sanglants souvenirs ; en effet, c'est dans une bataille acharnée, livrée sur ces hauteurs, que Tahitiens et Français purent s'apprécier à leur juste valeur, en se donnant mutuellement des preuves de leur courage et de leurs vertus guerrières. Ces sentiments d'estime réciproque cimentèrent l'union qui existe entre nos deux nations, union que rien dans l'avenir ne sera capable de rompre. »

Après avoir serré la main de la cheffesse et celle de Roura tane, le plus renommé des médecins indigènes, qui a orné pour la

circonstance son respectable chef d'un gibus colossal, nous nous mettons à table, pendant que le détachement se partage les vivres qui lui sont destinés, vivres dont l'abondance semble augmenter à mesure que nous avançons dans notre tournée.

En narrateur fidèle, nous ne pouvons passer sous silence une particularité qui signala de commencement du repas, et appela le rire sur tous les visages, même sur les plus sérieux. Un potage de bonne mine et d'agréable odeur est placé sur la table, mais le vase qui le contient, pourvu d'une seule anse, présente une forme assez bizarre, et son couvercle, surmonté d'une feuille de vigne dorée que quelques-uns trouvent allégorique, ne laisse aucune ouverture pour le passage de la cuiller ; en saison des dorures, des couronnes de roses et de violettes qui embellissent les flancs de cette soupière d'un nouveau genre, nous comprenons parfaitement l'admiration dont tous les kanaques présents sur les lieux semblent saisis à son sujet, mais cependant, malgré les efforts que nous faisons pour nous rassurer les uns les autres, nous voudrions avoir pour amphitryon ce riche dont parle Juvénal, et qui mettait son orgueil à prouver à chaque repas à ses convives, que la vaisselle de sa table servait pour la première fois.

En nous promenant, après le déjeuner, nous trouvons, en deux ou trois endroits, des boulets de 30, à moitié enfoncés dans la terre ; ce sont probablement quelques-uns des projectiles que l'amiral Bruat appelait les cartes de visites du Phaéton, ce Phaéton dont les officiers et l'équipage ont joué un rôle si brillant dans cette journée de Mahaena, fatale à beaucoup d'entre eux. Les Indiens, retranchés derrière des fossés et des palissades, attendirent nos compagnies de pied ferme, et leurs premières décharges faites à bout portant, firent d'affreux ravages dans nos

rangs. Le lieutenant du Phaéton tomba un des premiers, atteint en pleine poitrine par la charge d'un pierrier, et c'est sur un des flots que nous apercevons d'ici, qu'il fut inhumé le soir de la bataille ; cet îlot a gardé depuis le nom d'îlot Nansouty,

Un grain qui passe, retarde notre départ, et force tout le monde à se réfugier dans la case où le déjeuner a eu lieu ; nous profitons de l'occasion pour aller causer un moment avec notre honorable collègue Roura tane, qui nous entretient de ses opinions médicales, des dernières cures qu'il a opérées, et qui nous paraît en somme avoir des idées suffisamment justes et rationnelles sur l'art difficile de guérir.

La colonne laisse Mahaena à deux heures ; jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé de route aussi bien entretenue que celle dans laquelle nous nous engageons ; élevée de deux ou trois pieds, elle est formée d'un sable bien tassé, retenu sur les bords par des blocs de coraux superposés ; des rivières assez larges et dépourvues de ponts se présentent souvent à nous ; quelquefois, l'eau monte jusqu'au poitrail de nos chevaux, mais nos hommes, aguerris par notre seconde journée, passent partout sans difficultés ; tous, du reste, sont enthousiasmés de ce nouveau genre de vie dont l'imprévu les séduit.

Après deux petites heures de marche, on atteint la chefferie de Hitia. Le Commissaire Impérial y est reçu comme il l'a été partout, c'est décidément une marche triomphale que nous accomplissons autour de Taïti.

De l'endroit où nous sommes, nous voyons le Latouche-Tréville mouillé dans cette baie d'Hitia où Bougainville conduisit ses vaisseaux en 1768. Le vapeur se prépare à franchir la passe, pour

aller donner la remorque à l'infatigable, accalminé près des récifs sur lesquels le drossent les courants. Immédiatement après avoir été reçu par le chef, le Commandant se rend, avec un aide de camp, à bord du Latouche-Tréville.

Pendant son absence, on va se baigner ou parcourir les environs. La chefferie de Hitiaa (le chef titulaire est le prince Tuavira, un des lanciers d'escorte) est pittoresquement placée entre deux ruisseaux, au bord de la mer, à côté d'un bois de Tamanus centenaires. Le Tamanus, ainsi que le Aito et le Miro, était un arbre sacré dans les anciennes idées religieuses des Tahitiens. On le plantait autour des marai royaux, et avec son bois se faisaient les grandes statues des dieux. Eu dehors de ces idées qui se rattachent à son nom, son énorme tronc rugueux, son luisant feuillage d'un vert sombre, émaillé de grappes de fleurs blanches et parfumées, en font un arbre d'un port majestueux.

Sous le demi-jour de ce bois touffu, où, d'après les traditions, s'accomplirent souvent jadis les cérémonies sanglantes du culte d'Oro, nos hommes ont allumé les feux de leurs cuisines, et préparent leurs repas dont la prodigue générosité des Indigènes a fait tous les frais ; un peu plus loin sont établis nos chevaux, qui disparaissent à moitié derrière des monceaux de fourrage formés des feuilles nutritives du mapé et du figuier banian.

Le Commandant revient à terre aussitôt le mouillage des deux navires de la station locale ; on n'attendait que son retour pour se mettre à tables ici comme partout, l'appétit robuste que nous devons aux fatigues de notre nouveau genre de vie, nous permet de faire honneur à un festin distingué par tous les raffinements de l'art culinaire tahitien. À la fin du dîner, plusieurs des officiers des deux navires de la rade viennent passer avec nous quelques

moments à terre ; la soirée s'écoule doucement au son des chants indiens, dont l'harmonie un peu monotone, mais toujours agréable, parvient encore jusqu'à nous, après que chacun a gagné la couche qui lui était destinée.

(À continuer.)

03

(Voir le Messager des 16 et 23 février.)

10 Juillet. Dès cinq heures, tout le monde est debout dans le dortoir improvisé à une des extrémités de l'immense maison du chef, où nous avons couché sur des lits, des nattes, des matelas groupés autour d'un appartement de toile occupé par le Commandant et le prince Ariifaite.

Chacun court faire ses ablutions au ruisseau voisin, remonte à cheval frais et dispos, et nous sommes en route au lever du soleil. Nous Parcourons dans toute sa longueur le district d'Hitia, un des plus populeux de tout Taïti ; c'est aussi celui dans lequel nous remarquons le plus grand nombre de baleinières, de yoles légères et de pirogues doubles ; à chaque pas, se voient de grandes et belles embarcations, tirées à terre sous des toitures de pandanus. La raison de ce luxe de véhicules doit être dans la position de ce territoire, qui, bordé de montagnes, ne peut guère avoir avec ses limitrophes que des communications maritimes, dans la présence de deux ou trois constructeurs anglais ou américains, mais surtout dans les revenus fournis aux habitants par la richesse du sol, car partout on cotoye des champs de cannes à sucre, de taro,

de caféiers, qui doivent être d'un grand rapport s'ils sont passablement exploités.

Au moyen de leurs grandes pirogues, les kanaques font traverser au détachement deux rivières assez profondes, et nous nous engageons dans les montagnes. Par un beau temps, c'est un plaisir d'escalader ces escarpements, d'autant plus que, une fois au sommet, la fraîche brise du large et le gracieux coup d'œil des vallées voisines et des horizons fuyants encore noyés dans les vapeurs légères du matin, compensent largement la fatigue de quelques minutes d'ascension. Aujourd'hui, comme dans nos tribulations de Tiarei, les pièces sont démontées et portées à bras par de vigoureux indiens ; les longues et tenaces racines du safran des Indes, arrêtent le pied et facilitent la marche sur ces pentes glissantes, aussi passons nous sans trop de retards, et nous arrivons en peu de temps au bord de la rivière de Faaoné, où on fait halte pour déjeuner ; une case est mise à notre disposition, et par les soins de notre chef de gamelle, des feuilles de burao symétriquement alignées sur le sol, se couvrent de nos provisions de route ; tout autour chacun se place sur des nattes, dans la position classique des Romains à table.

Nous nous mettons en route après un long repos ; vers une heure on dépasse un petit blockhaus construit au bord de la mer et nous apercevons au-dessus de nous le pavillon tricolore qui flotte sur Taravao. La garnison en armes est rangée sur le plateau, le commandant du poste vient saluer le Commissaire Impérial, les troupes dressent leurs tentes, et chacun de nous se met en quête d'un logement, attendu que le détachement doit passer ici la journée de demain toute entière, et qu'il séjournera encore deux ou trois jours à Taravao, dans l'intervalle de ses expéditions

dans la presqu'île de Taiarapu. On se retrouve à l'heure du dîner ; ensuite, pour faire la digestion, les promeneurs arpentent le terrain uni du plateau ; mais l'air est si doux, le temps si pur, la lune verse si abondamment ses paisibles clartés sur la nature endormie, que beaucoup d'entre nous font seller leurs chevaux, et partent par bandes pour de nocturnes excursions.

11 Juillet. La journée du 11 est employée à parcourir Taravao et les environs. Placé sur l'isthme qui joint les deux parties de Taïti, le poste fortifié repose sur un large plateau élevé de quinze à 20 mètres au-dessus du niveau de la mer ; ses murailles, hautes de 2 mètres 50 environ et construites en corail et en granit, sont percées à hauteur d'homme de nombreuses meurtrières ; un fossé large et profond le défend en avant, et sur les trois autres côtés, la pente même du terrain rendrait l'assaut difficile ; dans l'intérieur sont des logements pour les troupes, des magasins, des servitudes, et enfin un blockhaus jadis élevé de deux étages, mais dont la hauteur a dû être réduite, parce que, point culminant sur le plateau, il était trop souvent atteint par la poudre ; il est également construit en corail, et contient une vaste citerne, des vivres et des munitions en abondance ; un mât de signaux placé à l'un des angles, peut servir à communiquer avec des navires passant au large ou mouillés dans les baies voisines. Cette petite citadelle, éloignée de quinze lieues de Papeete, est heureusement située, et, si cela devenait jamais nécessaire, elle pourrait facilement maintenir et faire respecter notre pavillon à cette distance de notre centre d'occupation.

Devant le fort s'étend une pelouse parfaitement unie, dépourvue d'arbres et garnie seulement d'un gazon court et dru. Deux routes s'y croisent ; l'une part de la porte du fort, passe devant un

petit cimetière où reposent un officier et trois soldats morts à Taravao, longe la maison dite du gouverneur, celle de l'officier commandant le poste, et va par l'Est se terminer à la pointe Sud de Taiaropu ; l'autre vient de Port-Phaéton, se réunit aux routes Ouest de l'île et de la presqu'île, coupe devant le fort la première à angle droit et descend vers la mer pour contourner l'Est de l'île ; c'est cette dernière partie de son trajet que nous avons parcourue pour venir jusqu'ici. Du temps des guerres d'occupation, des engagements sérieux furent livrés à Taravao, et on en trouve aujourd'hui des traces sur une petite colline voisine du plateau, et qu'un fort indien surmontait autrefois ; quand on en creuse le sol, on. y découvre presque à chaque coup de pioche, des balles en assez grand nombre, et quelquefois des projectiles de gros calibre.

Le temps est toujours splendide ; nous sommes réellement favorisés, car c'est ici un des districts où les pluies sont le plus fréquentes, et tous ceux qui ont déjà séjourné à Taravao, ont souvenance de longues journées orageuses pendant lesquelles des ondées continuelles rendaient toute promenade impossible ; aussi nous promettons nus de mettre à profit le clair de lune de ce soir pour continuer nos excursions, et en attendant, nous allons faire honneur aux huîtres et aux excellents poissons qui abondent sur notre table, grâce aux talents d'un pêcheur émérite, Buarale, le roi captif de la Calédonie.

12 Juillet. On se met en route au lever du soleil pour se rendre, en traversant Afahiti et Pueu, à Tautira, le plus sud des districts de la partie orientale de Taiarapu. La garnison de Taravao nous accompagne jusqu'à Afahiti où nous devons faire halte pour déjeuner ; la route est belle, à part une descente peu rapide mais as-

sez glissante ; des berceaux de verdure nous garantissent partout des rayons obliques du soleil et nous entrons au bout d'une demi-heure dans la chefferie d'Afahiti, dont le chef titulaire est un des fils de la Reine. Toujours même cordialité sincère dans la réception qui est faite au Commissaire Impérial et aux troupes par les habitants réunis du district ; toujours des montagnes de vivres distribués aux soldats, et pour nous le repas préparé dans la case du chef, repas que des himene bien nourris accompagnent sans interruption.

Le départ sonne à une heure ; c'est en amis que nous nous séparons de la petite troupe qui retourne à Taravao où cependant nous reparaîtrons en ennemis ; nous devons en effet, faire à notre retour le siège du fort, et l'officier qui le commande est prévenu d'avoir à se tenir sur ses gardes, car il sera attaqué à l'improviste. Nous emportons pour cette petite guerre, nos obusiers et des munitions en abondance.

Avant d'arriver à Pueu, la route que nous suivons traverse une vallée peu étendue, celle d'Ahui qui, préservée comme le district de Papenoo du fléau de la vaine pâture, présente, grâce à la richesse de la végétation qui la couvre, un aspect enchanteur ; une muraille demi-circulaire de rochers à pic la limite du côté de l'intérieur, et dans le court espace qui existe entre la mer et les deux extrémités de ce croissant de pierre, on a établi une palissade percée d'une porte que chaque voyageur doit ouvrir et refermer ensuite, aussitôt qu'il l'a franchie. Par ce moyen, l'accès de cette vallée est interdit aux animaux, et les propriétaires des terrains qu'elle renferme, ont toujours sous la main, et en abondance, les vivres que partout ailleurs ils seraient obligés d'aller chercher au prix de mille fatigues, dans les gorges des plus hautes montagnes.

Il est extraordinaire que, malgré l'exemple des résultats obtenus à Papenoo, à Ahui et dans deux ou trois autres endroits, quelques indiens puissent encore se montrer hostiles à l'abolition de ta vaine pâture ; espérons que les nouvelles institutions, s'enracinant chaque jour plus profondément au milieu d'eux, leur feront sentir les inconvénients d'un état de choses qui, nuisible aux intérêts du pays, n'a pour lui que la consécration d'un long usage.

Nous ne nous arrêtons que peu d'instants devant la chefferie de Pueu où nous repasserons à notre retour ; chacun s'y désaltère avec un coco frais, et on continue à marcher sur Tautira.

Àmesure que nous nous rapprochons du sud de la presqu'île, le pays devient plus pittoresque ; les montagnes ont changé d'aspect et laissent voir presque à nu leur squelette de granit ; leurs arêtes abruptes, dentelées, déchirées, percent partout la végétation vigoureuse qui paraît vouloir les envahir ; en plusieurs endroits, des blocs énormes se dressent dans un pêle mêle grandiose, et témoignent de la puissance des convulsions qui, à une époque inconnue, ont bouleversé le sol de Taïarapu. Parmi ces grandes masses immobiles d'arbres et de rochers, de nombreux torrents roulent, bondissent et font jaillir en cascades leurs eaux tumultueuses au milieu desquelles les rayons du soleil se jouent en reflets irisés. Il y a là des effets de lumières, des oppositions de teintes, une vigueur de contrastes à ravir un paysagiste, aussi comprenons nous l'enthousiasme de notre compagnon M. Armand, le dessinateur de l'expédition, qui voudrait à chaque pas s'arrêter et enrichir son album d'un croquis nouveau.

Pendant un quart d'heure, la route se resserre entre la mer et les rochers ; ensuite l'horizon s'élargit, et la vallée de Tautira déroule devant nous les perspectives fuyantes de ses gorges acci-

dentées. On traverse dans de grandes pirogues, la profonde rivière d'Ataroa et le détachement entre chez la cheffesse de Tautira.

Accompagnée de sa fille, la blanche Marama, entourée des juges, des dignitaires et enfin des nombreux habitants de son district, Manu vahine vient, après l'échange des compliments ordinaires, saluer le Commissaire Impérial et sa suite ; puis, son premier soin est de donner des ordres pour que nous soyons mis en possession immédiate des cases que nous devons habiter deux nuits, car nous passons ici la journée de demain ; on va se refaire des fatigues de la route dans le courant rapide d'Atarou, et chacun s'installe dans ses appartements et y répare le désordre d'une toilette un peu négligée, en attendant que le clairon annonce à tous l'heure du dîner.

Le soir, grand concert dans l'enclos de la chefferie. Plusieurs soldats se réunissent, viennent se ranger autour des chanteurs kanaques, et exécutent quelques uns de nos chœurs nationaux dont ils se tirent à leur honneur ; quant aux himene qui alternent avec les refrains de nos hommes, ils nous paraissent remarquables sous tous les rapports ; nous communiquons cette réflexion au prince Ariifaite, un fin connaisseur dont l'avis est à prendre en considérations ; il nous répond qu'en effet, ces chœurs lui plaisent assez, mais qu'en fait d'himene, il n'en connaît pas de comparables à ceux de Punaauia, car ses oreilles jouissent pendant trois ou quatre jours après avoir entendu ces derniers, dont nous pourrons du reste bientôt juger par nous-mêmes. Quoi qu'il en soit de cette opinion peut-être trop absolue, les himene de Tautira sont généralement appréciés, et même mis

par tout le monde au-dessus de ce que nous avons entendu jusqu'à ce jour de mieux dans le genre.

13 Juillet. En nous réunissant pour le déjeuner, nous sommes instruits d'un bruit vague qui circule parmi les kanaques, au sujet de l'arrivée sur rade de Papeete, d'un grand navire de guerre français, bien que personne ne puisse certifier la nouvelle, elle doit avoir quelque raison d'être, et nous en sommes réduits aux hypothèses, en attendant notre retour à Taravao, où sans doute un exprès aura été envoyé au Commandant.

Dans la journée, chacun se met en quête, pour passer le temps, de distractions à son goût ; les uns organisent des cavalcades et partent pour visiter les travaux de la route nouvelle qui doit relier par le Sud les deux côtés de la presqu'île ; d'autres, qui savent que quelques porcelaines-aurore ont été trouvées à Tautira, s'embarquent, navigateurs intrépides, dans des pirogues à balancier et vont sur les coraux du large à la recherche de cette précieuse coquille ; quelques-uns préfèrent à ces exercices fatigants les attrayantes émotions de la pêche à la ligne, ou les douceurs d'un tranquille farniente, et attendent le soir, mollement étendus sur des nattes au pied des oraa et des hutu dont l'ombre épaisse les garantit des ardents rayons du midi.

14 Juillet. Nous laissons Tautira à six heures du matin ; la cheffesse nous accompagne jusqu'aux limites de son territoire et on se sépare d'elle au moment où le jeune chef de Pueu vient avec les drapeaux de son district à la rencontre du Commissaire Impérial : c'est chez ce chef que doit se faire la halte du déjeuner, et nous arrivons au moment où s'achèvent les préparatifs du repas.

Ici, un bœuf a été abattu pour être offert au détachement ; on vient de retirer son corps entier du four kanaque, et cette masse cuite à point, entourée d'une bordure de pores rôtis, fume, appétissante, sur un épais lit de feuillage. Une abondance non moins prodigue a couvert de mets de toute sorte la table autour de laquelle nous prenons place. Nos hôtes semblent croire que nous sommes à jeun depuis quinze jours.

Pendant que nous terminons notre repas, nos hommes construisent, avec des branches de burao, deux ou trois échelles légères qui leur serviront à escalader les murs de Taravao, car ils n'ont pas oublié qu'on va les conduire au feu.

Après une marche courte et peu fatigante, nous sommes à Afahiti, on s'y arrête près de l'Église pour dresser le plan de l'attaque. Deux colonnes de tirailleurs partent en avant ; l'une, qui prend le bord de la mer, duit tourner la position et se découvrir à un signal donné ; l'autre, par l'intérieur, va inquiéter le côté Ouest du fort. La réserve et l'artillerie restent en arrière avec le Commandant, et nous arrivons silencieux et cachés par des bois épais, jusqu'à trois cents mètres des murailles. Les obusiers ouvrent leur feu dirigé sur la porte de la citadelle ; presque aussitôt la fusillade de nos tirailleurs s'entend dans le lointain. La garnison répond par un feu bien nourri, mais, trop peu nombreuse, elle ne peut défendre à la fois les quatre faces du fort, et pendant qu'elle concentre ses forces pour repousser la deuxième colonne qui l'occupe du côté de l'Ouest, le premier détachement, caché jusque là, monte à l'assaut au moyen des échelles dont il est muni, et fusille du haut des murailles les assiégés succombant sous le nombre. Ne pouvant se faire tuer, les défenseurs du fort sont obligés de se rendre à discrétion et d'ouvrir leurs portes au

gros de notre armée ; nous entrons triomphalement dans la place, Cinq minutes après la paix est faite et l'accord le plus parfait règne entre les vainqueurs et les vaincus.

Aucun messager n'est venu de Papeete ; mais nous avons encore la journée de demain devant nous, car nous repartons après demain seulement pour Teahupoo.

15 Juillet. Le courrier attendu arrive aujourd'hui vers midi ; depuis notre départ, un navire de guerre est en effet venu mouiller à Papeete ; c'est la corvette la Galathée ; elle vient de la côte d'Amérique, n'apporte aucune nouvelle importante, et doit séjourner deux ou trois semaines à Papeete. Quelques-unes des personnes qui, soit en service, sot en qualité de touristes, nous ont accompagnés jusqu'ici, sont forcées, à cause des nouvelles reçues, de se séparer de nous pour se rendre à Papeete ; mais elles reviendront se joindre à nous avant notre rentrée dans notre capitale.

16 Juillet. Le détachement laisse Taravao de grand matin, pour se rendre à Teahupoo dont nous séparent trois districts, Tuahotu, Vairao et Mataoae. Au bout d'une demi-heure, on passe un bras de mer peu profond, mais large au moins de cinq ou six cents mètres, et c'est un curieux spectacle que celui de note troupe s'avançant lentement au milieu des lames qui montent jusqu'à la ceinture de nos hommes ; les moins insouciants ont placé leurs pantalons au bout de leurs carabines qu'ils soutiennent d'une main comme une ombrelle, tandis que de l'autre ils soulèvent au-dessus des flots leurs longues chemises relevées avec toute la grâce que pourraient y mettre certaines élégantes désireuses de ne point laisser ignorées les séductrices rondeurs d'un bas bien rempli. Malheureusement, la fatalité se plaît à

rendre ces précautions inutiles pour plusieurs, qu'un faux pas sur une pierre glissante fait un instant disparaître sous l'eau à la grande hilarité de leurs camarades. À part ces légers accidents, on atteint la terre ferme sans encombres ; chacun se secoue, lord ses vêtements mouillés et la marche continue. La colonne traverse Tuahotu et Vairao, dont les populations en habits de tête nous attendent au passage, franchit deux collines peu élevées, et vient faire halte à Mataoae. Bien que peu nombreux, les Indiens de Mataoae paraissent ne pas vouloir se laisser surpasser par les habitants des districts déjà visités, sous le rapport de la quantité de vivres qu'ils nous destinent ; du reste, en supposant l'abondance de ces vivres dix fois moins grande ici qu'ailleurs, personne ne songerait à s'en apercevoir, grâce à la façon tout aimable dont ils sont offerts au Commissaire Impérial pur le jeune chef Teho.

Nous partons à une heure ; jusqu'à Teahupoo, le sol déchiré de Taiarapu offre sans cesse à nos yeux de magnifiques panoramas ; quelle grandeur, quelle richesse dans les jeux de cette nature encore vierge, pleine de vigueur, de force et inondée de lumières ! mais il faut à ce sujet, partager l'opinion de notre artiste dessinateur : à quoi bon en effet, essayer une pâle esquisse de ses impressions ; ne vaut-il pas mieux en jouir sans chercher à les analyser, et les conserver fraîches et intactes dans l'album du souvenir.

Taariirii qui s'est séparé de nous hier matin pour aller dans sa famille, à Teahupoo, vient au devant du Commandant avec son jeune fière Veiatua ; celui-ri a dernièrement remplacé leur père Peueue, à la chefferie de Teahupoo ; la population de ce district est nombreuse ; les femmes et surtout les belles femmes y

abondent, mais partout ces dernières, la palme revient de droit à Himene et à Matautau, l'une sœur, l'autre fille de Taariirii ; toutes deux nous font avec une grâce charmante les honneurs de la case où mous sommes introduits après le cérémonial de la réception. Même ailleurs qu'à Taïti, la tante et la nièce passeraient vraiment pour jolies, et nous sommes persuadé que la vue de ces frais visages qu'encadrent d'abondants cheveux noirs, ferait complétement changer d'opinion ceux qui se figurent la race tahitienne nègre, velue, crépue, lépreuse, anthropophage et papouasse.

Àla fin d'un repas bien ordonné, offert au Commissaire Impérial, les himene du soir se font entendre jusqu'à une heure avancée ; les Indiens et les soldats se pressent en foule autour des chanteurs ; au milieu des groupes circulent de jeunes et jolies indigènes, parfumées de monoi, couronnées de fleurs et parées comme des victimes pour un sacrifice.

17 Juillet. Nous laissons Teahupoo au pont du jour ; les paysages que nous avons admirés hier à notre passage ne perdent rien à être vus à travers les brumes transparentes du matin ; ou pourrait passer des années au milieu des beautés naturelles de cette île fortunée, sans en épuiser jamais la féconde variété.

Nous traversons de nouveau Mataoae pour aller nous arrêter à Vairao. Les parois de la case dans laquelle doit se faire l'amu-raamaa sont tapissées de fleurs et de verdure. Les feuilles du mahire, celles du nahe y abondent et répandent partout leurs parfums pénétrants ; la table, garnie de franges faites avec des fruits rouges de pandanus supporte comme ornements des troncs sculptés de feï dans lesquels sont fixés de longs rameaux flexibles réunis par des guirlandes de tiare. Un mets nouveau paraît sur notre table ;

c'est le varo, qu'on ne trouve à Taïti que dans la baie de Vairao, et dont les gourmets indigènes paraissent très friands ; mais ce crustacé ne nous paraît pas mériter la réputation dont il jouit, et qui lui vient uniquement sans doute de ce que c'était un mets exclusivement réservé autrefois aux chefs et aux familles nobles.

Vers trois heures, le détachement abandonne Vairao, et, avant de rentrer à Taravao, va faire encore une halte et un repas à Tuahotu, le dernier district qu'il nous reste à visiter dans la presqu'île. La réception ne laisse rien à désirer. Le jeune chef, assisté des anciens du district, remplit parfaitement ses devoirs d'hôte et d'amphitryon, et vient ensuite escorter le Commandant jusqu'au bras de mer qui limite Tuahotu. Nous rentrons à Taravao à la tombée de la nuit.

(À continuer.)

04

(Voir le Messager des 16, 23 février et 2 mars.)

18 Juillet. Au point du jour, nous disons définitivement adieu à Taravao ; l'étape est longue, c'est notre troisième jour de marche, mais il n'y a pas à se décourager car la journée de demain doit être consacrée au repos ; de plus, cette halte se fera à Papeuriri, et presque tous, nous avons été déjà à même d'apprécier la cordiale hospitalité de Ravaai, chef de ce district.

La marche devient lente au milieu des marais dans lesquels nous sommes engagés ; il y a bien eu une route autrefois, elle a même pu être belle, mais les eaux de la saison des pluies en ont

laissé peu de vestiges ; il ne reste plus qu'un informe pavage de blocs biscornus, et si on veut éviter de rouler dans la vase, il est nécessaire de marcher avec une prudence d'autant plus grande, que les tiges pressées du tirita et celles d'une petite éhretiée, empêchent de bien voir les endroits où se posent les pieds ; à la fin on s'en sort tant bien que mal, pour gravir une montagne qui se présente ; c'est la seule d'ici à Papeete ; elle a peu de hauteur, et malgré sa pente rapide, nous voici au sommet. De ce point élevé, nous voyons dans tout son ensemble, Port-Phaélon qui s'étend à nos pieds ; les eaux calmes de la baie, baignent le rivage boisé, et font une anse ombreuse de chacune des échancrures de ses capricieux contours ; de chaque côté, les montagnes de Taiarapu et de Taïti, s'élevant en gradins, complètent le paysage que le soleil du matin caresse de ses rayons adoucis.

Les hauteurs sont franchies, on traverse la large rivière de Papeari, l'ordre se rétablit dans les rangs et nous arrivons chez la cheffesse Ahurei vahine. Près de la case, sont les vivres qui vont être offerts à la colonne ; plus loin, un grand nombre de gros bambous de quinze ou vingt pieds de hauteur, placés debout tout autour de l'enclos, attirent notre attention ; ce sont des réservoirs d'une eau fraiche et limpide, et grâce à ce procédé ingénieux, nos hommes ne sont pas obligés, pour se désaltérer, d'aller chercher au loin l'eau nécessaire à leur consommation.

Àson entrée dans la case de Ahurei, le Commissaire Impérial est accueilli par un chœur exécuté avec ensemble et méthode, par les petits enfants de l'école, dirigés par leur professeur indien. Les himene du district se font entendre ensuite pendant tout le repas qui est comme à l'ordinaire gai et animé ; enfin, jusqu'au

départ, on va, muni d'un oreiller et d'une natte, s'étendre à l'ombre, pour causer, fumer ou dormir.

Aux limites de Papeari et de Mataeia, le Commandant est reçu par le chef de Papeuriri, Ravaaï, un des héros de Mahaena où sa belle conduite a été récompensée par la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur.

Nous traversons la vallée de Vahiria, remarquable par ce lac peu connu, dont le mystérieux hermite nous faisait jadis transmettre par le Vea ses politiques élucubrations ; on fait une courte halte devant l'Église de Mataiea, et après un quart d'heure de marche, nous arrivons chez Ravaai. La population de Papeuriri reçoit le Commissaire Impérial et le corps expéditionnaire par des cris de joie ; les indiens se mêlent aux soldats, leur offrent des fruits, des cocos, les aident à se débarrasser de leurs sacs, à construire leurs tentes, et la plus franche intimité s'établit entre les habitants et les nouveaux-venus. Le repas vient après, suivi des chants du soir, qu'accompagne comme une basse puissante, le bruit sourd produit par les lames sur les grands récifs du large.

19 Juillet. Le 19 dans la matinée, quelques grains assez forts viennent interrompre cette série de belles journées dont nous jouissons depuis Tiarei, et mettre obstacle à une excursion au lac de Vahiria, projetée par quelques-uns de nous ; dans le haut du jour cependant, l'horizon s'éclaircit, la pluie cesse complétement, et cette circonstance permet au ministre catholique, résidant à Mataiea, de venir dîner chez Ravaai, sur l'invitation qui lui en a été faite hier par le Commandant. Le soir, le temps est tout à fait beau, le clair de lune magnifique, l'atmosphère rafraîchie, et on peut se dédommager par la promenade, des longues heures pen-

dant lesquelles la pluie a tenu tout le monde consigné dans les cases.

20 Juillet. C'est une bien petite étape que celle d'aujourd'hui, aussi né se presse-t-on pas trop à partir, et à sept heures seulement, nous prenons congé des habitants de Papeuriri et de Ravaai vahine, dont le mari tient à accompagner le Commandant jusqu'à Papeete. Il ne nous faut que vingt minutes de marche pour atteindre la case de Teriifatau, cheffesse d'Atimaono, chez laquelle nous devons nous arrêter ; le juge du district, Areotai, un des fils de Tati, prend la parole au nom de la cheffesse, et fait au Commissaire Impérial une courte mais éloquente allocution, à la fin de laquelle nous entrons dans la case, chercher un abri contre le soleil, pendant que nos hommes se mettent gaiement à déjeuner à l'ombre d'une longue et légère charpente couverte de feuilles, dressée pour cet usage sur un des côtés de l'enclos.

Nous n'avons pas encore entendu ces chœurs de Punaauia que Ariifaite nous a cités comme le nec plus ultra du genre ; mais nous regrettons que le royal dilettante ne soit pas avec nous, et qu'il ne puisse pas comparer les himene dont il est si grand admirateur, à ceux que nous entendons pendant le repas. Ces derniers cependant, réellement remarquables par la hardiesse et l'ensemble de l'exécution, s'écartent en plusieurs points du caractère qui est ordinaire aux chants indiens ; l'accompagnement parcourt une série d'accords inusités dans ceux-ci ; le rythme est moins traînant ; les phrases de la mélodie, moins simples, se terminent non par une courte note donnée à l'unisson, mais par un point d'orgue soutenu en accord ; pour la première fois enfin, nous remarquons un changement dans le mode, qui du mineur passe au majeur ; ces particularités cessent de nous étonner

quand nous apprenons que deux jolies mains blanches ont noté sur le piano, chant et accompagnement, et que la mémoire des taïtiens, aidée de leur instinct musical, a suffi à faire le reste, Mais, malgré tout ce que ces premiers résultats obtenus peuvent faire espérer pour l'avenir, il est à désirer que la mélopée taïtienne reste stationnaire, où qu'elle conserve au moins dans ses compositions la forme naïve de sa primitive simplicité, plutôt que de la voir se jeter dans le dédale difficile des règles de notre harmonie, au milieu desquelles elle se perdrait sans doute à tout jamais.

Il y a peu de distance d'Atimaono à Papara, et à l'exception d'une plage de sables assez fatigante, la route est pittoresque et surtout bien ombragée. Nous rencontrons à mi-chemin le jeune Tati, fils de la cheffesse de Papara, venu avec les drapeaux du district au-devant de la colonne ; où apprend par lui que la Reine, que nous pensions trouver à Punaauia seulement, est arrivée ce matin même à Papara, avec toute sa suite ; cette nouvelle est reçue avec plaisir par la plupart d'entre nous, car nous y voyons pour demain le motif d'un séjour dans le beau district où nous venons d'entrer.

Nous arrivons ; l'enclos pourtant si vaste de la chefferie peut à peine contenir la multitude des assistants, refoulés sur les côtés pour faire place au détachement qui se range en bataille, pendant que la muraille humaine qui l'entoure pousse de joyeuses acclamations ; enfin le silence se fait, les speechs sont prononcés et traduits, et on entre à la suite du Commissaire Impérial, dans le salon où se tient la Reine ; Pomare fait à chacun un aimable accueil, et Ariifaite nous exprime le plaisir qu'il éprouve en retrouvant ses anciens compagnons de route.

Vers cinq heures, nos hommes se placent aux tables dressées en fer-à-cheval autour de l'enclos ; ici, l'abondance des viandes et des mets de toute sorte, surpasse tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour ; pour en donner une idée, disons que chaque table de douze couverts supporte, alignés sur deux rangs, douze pores de taille très respectable, et qu'il ne faut pas songer à compter les poulets et canards rôtis, poissons de toute espèce, vivres de toute nature, qui s'élèvent en pyramides par dessus ces pièces de résistance. Il y aurait certainement de quoi à rassasier deux mille hommes pendant une journée entière ; c'est un festin homérique, un repas qui fait penser aux noces de Gamache. Prêts à satisfaire les moindres désirs de nos hommes, les indiens s'occupent autour d'eux à renouveler les provisions de cocos, de taro, etc. et répètent sur tous les tons : mangez, amis, mangez ; ces braves gens croient nos estomacs européens doués de cette élasticité complaisante qui, les jours de grande amuu-raa-maa, permet aux leurs d'engloutir des quantités d'aliments vraiment effrayantes ; un tel festin suffit à leur nutrition pendant les deux ou trois journées suivantes, qu'ils passent plongés dans une espèce d'engourdissement, à leur dire plein de charme.

Quant au repas offert à la Reine et au Commissaire Impérial, le luxe des cristaux, de la vaisselle plate, l'ordonnance des services, la délicatesse toute européenne des mets, la qualité des vins, en font un banquet magnifique, dont la cheffesse Aritaimai fait les honneurs avec une grâce parfaite. Les himene de Papara commencent à se faire entendre au dessert, pendant que nous savourons d'excellent café de Taïti, versé dans des tasses de vieux-Sèvres ; à propos d'himene, on parle de ceux que nous avons entendus ce matin, et ce qu'on en dit piquant la curiosité de la Reine, un mutoi court à cheval prévenir les choristes d'Atimaono,

dont toute la troupe arrive au bout d'une heure. Pendant la soirée, les chœurs des deux districts se font entendre alternativement ; les exécutants pleins d'émulation, font de louables efforts pour surpasser leurs rivaux, et les juges de la lutte, sont forcés d'avouer que la victoire est restée indécise.

(À continuer.)

05

(Voir le Messager des 16, 23 février, 2 et 16 mars.)

20 Juillet. L'espoir que nous avions de séjourner à Papara est déçu, et la colonne se met en route au point du jour pour se rendre à Punaauia où elle doit s'arrêter demain ; nous arrivons assez promptement à la pointe de Mara ; ici, la montagne ne laisse entre elle et la mer qu'un étroit passage ; sur sa pente presque verticale, des arbres et des fougères entrelacent de mille manières leurs tiges et leurs feuillages épais ; les énormes racines rampantes des hutu s'enfoncent comme des griffes dans toutes les anfractuosités du roc qui semble, en beaucoup d'endroits, s'être fendu sous les constants efforts de cette végétation puissante ; de gros quartiers de roche gisent çà et là sur les côtés du chemin ; la plupart, couverts de mousse, ont depuis longtemps roulé des hauteurs, mais quelques autres encore garnis de terre végétale, ont dû être entraînés depuis peu, et indiquent au voyageur qu'un long séjour dans cet endroit pourrait être dangereux ; cependant, on ne peut passer à Mara sans en visiter les cavernes si remarquables à cause du singulier phénomène d'optique qu'elles présentent : en se frayant un passage à travers un lacis de

lianes et de végétaux enchevêtrés, on arrive en présence de l'ouverture des grottes ; une nappe d'une eau paisible et sombre s'étend aux pieds de l'observateur : elle baigne partout le roc qui forme les parois et la voûte d'une excavation assez large, mais dont le fond paraît éloigné de vingt-cinq ou trente mètres tout au plus ; à part de brillantes stalactites d'où perlent quelques gouttes d'eau troublant seules par leur chute intermittente le silence du lieu, il n'y a là à première vue rien de bien remarquable ; mais, si on s'efforce d'atteindre avec une pierre un point quiconque de cette paroi du fond qui paraît si rapprochée, on est littéralement stupéfait en voyant le projectile, quelle que soit du reste la vigueur du bras qui l'a lancé, faire jaillir l'eau en tombant à peine au cinquième de la distance à parcourir ; l'illusion est si complète, le but qu'on voulait atteindre paraît si proche, qu'il faut répéter plusieurs fois les mêmes essais avant d'être en convaincu de leur inutilité ; il semble que le corps pesant, fruit, pierre ou pièce de monnaie, qui a servi à l'expérience, perdant foute force de projection en avant, se soustrait même aux lois de la pesanteur, ou qu'on le plonge dans ua milieu d'une densité telle qu'il y obéit à l'attraction universelle comme le feraient à l'air libre, une plume ou tout autre objet léger ; il serait plein d'intérêt de s'aventurer sur ces eaux noires et inconnues du soleil comme celles du Cocyte, et d'aller parcourir ces souterrains naturels, dont la génération moderne ignore les profondeurs.

Nous dépassons la seconde pointe de Mara où doit bientôt se dresser la barrière qui mettra à l'abri de la vaine pâture une grande partie de l'île. Devant nous, se dégageant des brumes du matin, Moorea s'élève peu à peu sur la mer, et détache vigoureusement ses crêtes sinueuses sur le bleu pur de l'horizon. Ici, la route unie et facile passe sous des massifs de cocotiers, ou s'en-

fonce sous de fraîches voûtes d'orangers ; plus loin, elle se continue sablonneuse et fatigante à travers des buissons de goyaviers brûlés par le soleil ; le temps est lourd, la chaleur accablante et la marche se ralentit, car à chaque ruisseau s'arrêtent en foule des traîneurs altérés. Vers 10 heures seulement, nous atteignons le village de Paea ; nous y trouvons tous les habitants réunis près de la case du chef ; d'un côté sont les hommes, coiffés de casques aux plumes multicolores et couverts de longues tuniques rouges et jaunes ; à notre droite sont rangées les femmes ; pour coiffure elles ont de gracieuses couronnes, chefs-d'œuvre de patience et de bon goût, que rehaussent encore les touffes ondoyantes des revareva ; ces légères parures ont coûté bien des heures de travail, il a fallu bien du temps pour enlever au cocotier l'épiderme nacré de ses feuilles, et pour tresser ainsi les blanches pailles du pia, cependant, quand nous nous mettons en route après le repas, couronnes et revareva nous sont offerts en foule, et chacune se dessaisit sans regrets de l'élégant diadème qui tout à l'heure faisait son orgueil.

Nous voici de nouveau en route au milieu des arides plages de sable qui s'étendent entre Puea et Punaauia, où nous nous rendons ; mais la marche nous paraît moins pénible, car la brise du large s'est levée et tempère l'ardeur du soleil ; du reste, la distance à parcourir est courte, et à trois heures environ nous entrons à Punaauia ; la cheffesse Ai-fenua adresse elle-même au Commandant le discours de réception ; les habitants s'empressent autour de nos hommes auxquels ils offrent en abondance des cocos et des fruits rafraîchissants ; deux heures après tout le monde est à table, puis pendant la soirée, les choristes de Punaauia se font entendre et se montrent dignes de l'admiration que leur a vouée notre ami le prince Ariifaite.

22 Juillet. Le commandant de la Galathée, accompagné de quelques uns de ses officiers vient ce matin rejoindre à Punaauia le Commissaire Impérial ; dans la journée nous recevons, grâce à la proximité de Papeete, de nombreuses visites de ceux de nos amis auxquels la nature de leurs fonctions n'a pas permis d'accompagner le corps expéditionnaire ; plusieurs d'entre mous obtiennent aussi d'aller passer quelques heures dans la capitale, et ces allées et venues continuelles, donnent au camp une grande animation jusqu'à une heure avancée de la nuit, une des plus belles, des plus pures dont nous ayons été favorisés depuis notre départ.

23 Juillet. Vers 6 heures, la vallée de Punaru ferme derrière nous ses défilés ombreux, théâtres de luttes sanglantes mais déjà bien anciennes dans l'esprit des Taïtiens. Au bout d'une heure de marche, nous gravissons une colline qui limite les territoires de Punaauia et de Faaa. Cinquante hommes environ de ce dernier district, ont imaginé de former au Commissaire Impérial, une garde d'honneur ; ils ont taillé des uniformes dans des pièces d'étoffe rouge, se sont procuré des sabres, des fusils, et c'est entre deux haies formées par ces soldats improvisés, que les deux Commandants et leurs états-majors font leur entrée chez la cheffesse de Faaa. Les compagnies de débarquement de la Galathée, de l'Infatigable et du Latouche-Tréville, et enfin tous les hommes de l'artillerie et de l'infanterie qui n'ont pas fait partie de l'expédition, sont rangés en bataille devant la chefferie ; tout autour l'affluence des curieux européens et indigènes est considérable ; mais, quelque grand que puisse être le nombre des spectateurs, chacun d'eux est sûr de trouver une place à l'immense banquet offert à tous par la population de Faaa à l'occasion du retour du corps expéditionnaire. La Fare-hau, la plus vaste des cases de

l'île, sert de salle à manger ; à l'une des extrémités, une longue table circulaire est destinée à la Reine, au Commissaire Impérial, aux dames, aux chefs, aux cheffesses, aux officiers, aux notables ; sur les côtés tous les soldats et matelots présents, cinq cents hommes environ, vont s'asseoir à des tables abondamment garnies ; enfin, au centre, tout ce qui peut entrer de la population indienne, prend place sur des nattes alignées en travers à un mètre de distance et séparées par des monceaux de mets de toute espèce. Dire ce qui fut consommé à ce festin, dire quelles hécatombes de bœufs, de porcs et de volailles, quels effrayants volumes de maaiore et de feï, quelles charges de vivres de toute nature il a fallu pour satisfaire tous ces estomacs, c'est une tâche devant laquelle nous reculons ; à une heure, quand le clairon sonna le départ, le repas du centre durait encore ; la même foule de convives se pressait sur les nattes autour des victuailles toujours aussi abondantes, et tout porte à croire que, à l'heure où les derniers venus se retiraient rassasiés, les premiers servis devaient depuis longtemps déjà sentir les aiguillons de leurs appétits renaissants.

À 2 heures, nous sommes de retour à Papeete ; toutes les troupes défilent dans la cour du Gouvernement, devant le Commissaire Impérial et le commandant de la Galathée. Les deux cents cinquante hommes qui ont supporté pendant dix-huit jours les fatigues du tour de l'île, passent les premiers ; pas un ne manque à l'appel ; tous sont valides et bien portants ; chacun d'eux garde un excellent souvenir de cette longue tournée pendant laquelle, constamment en contact avec la population indienne, ils m'ont eu qu'à se louer des vertus hospitalières des taïtiens, que désormais ils considèrent comme des amis.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Promenade_militaire_autour_de_-Ta%C3%AFti. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.